

L'ÈRE DE L'INDIVIDU TYRAN – LA FIN D'UN MONDE COMMUN

ÉRIC SADIN

ÉDITIONS GRASSET (OCTOBRE 2020)

« Protestations, manifestations, émeutes, grèves ; crispation, défiance, dénonciations : depuis quelques années, la colère monte, les peuples ne cessent de rejeter l'autorité et paraissent de moins en moins gouvernables. Jamais le climat n'a été si tendu, laissant nombre de commentateurs dans la sidération. Comment en sommes-nous arrivés là ? Quels éléments et circonstances ont fait naître et entendre une telle rage, démultipliée sur les réseaux sociaux ? Les raisons de la révolte sont connues et liées aux dérives du libéralisme élu comme seul modèle politique (aggravation des inégalités, dégradation des conditions de travail, recul des services publics, mise à jour de scandales politiques...). Mais la violence avec laquelle elle se manifeste à présent est inédite car exprimée par un sujet nouveau : l'individu tyran. Né avec les progrès technologiques récents, l'apparition d'Internet, du smartphone et les bouleversements induits par la révolution numérique (applications donnant le sentiment que le monde est à nos pieds, réseaux sociaux où ma parole vaut celle de tous, mon image magnifiée...), c'est un être ultra connecté, replié sur sa subjectivité, conforté dans l'idée qu'il est le centre du monde, qu'il peut tout savoir, tout faire, et voyant dans l'outillage technologique moderne l'arme qui lui permettra de peser sur le cours des choses. C'est le I de Iphone, le You de Youtube. Jamais combinaison n'aura été plus explosive : les crises économiques renforcent l'impression d'être dépossédé, la technologie celle d'être tout-puissant. L'écart entre les deux ne cesse de se creuser et devient de plus en plus intolérable. Les conséquences sont délétères : délitement du lien social, de la confiance, du politique ; montée du communautarisme, du complotisme, de la violence... Plane la menace d'un "totalitarisme de la multitude".

Dans cet essai brillant, mené tambour battant, Éric Sadin livre une analyse neuve et tragiquement juste de l'effondrement de notre monde commun à travers une mise en perspective historique, politique, sociale, économique et technique unique. Mais il le fait pour mieux repenser les termes d'un contrat social capable de nous tenir, à nouveau, ensemble ».

EXTRAIT DE L'OUVRAGE :

PREMIER CHAPITRE DE LA PARTIE 3 (« Les technologies de l'embrasement des esprits ») :

« LA SPHÉRISATION DE LA VIE » :

LA SPHÉRISATION DE LA VIE

[Ces voix et systèmes qui balisent notre chemin]

Elle parle. Elle nous parle. Elle ne s'adresse qu'à nous. Sa voix – aux accents la plupart du temps féminins – se voudrait avenante, inspirer confiance. Elle ne veut que notre bien, se soucie de nos états, de nos besoins, de nos souhaits. Elle travaille à toujours mieux nous connaître, à saisir la nature de nos inclinations, de nos angoisses, de nos obsessions. Tel un ange gardien, elle entend parfaitement nous orienter, nous éviter effort et peine, nous apporter satisfaction et bien-être. Elle, c'est un savoir qui se fait entendre depuis un objet de métal : une parole qui se manifeste via une *enceinte connectée*. Mais, à la différence de nous qui souvent parlons pour ne rien dire, elle, ne s'attelle qu'à nous formuler des mots adéquats, n'étant mue que par des intentions précises et ayant continuellement une ou plusieurs idées derrière la tête en quelque sorte. Car aujourd'hui, la technologie se trouve en mesure de proférer du verbe, du *logos*, mais dans l'unique visée de nous signaler la vérité

supposée en toute chose³⁸. Ce miracle résulte des brusques et constantes avancées dont a bénéficié le domaine de l'intelligence artificielle depuis le tournant du nouveau millénaire. Ces développements ont été favorisés du fait de l'investissement massif du monde économique qui aura su enrégimenter des contingents de chercheurs dans l'objectif d'établir une relation hyper-individualisée avec chacun d'entre nous. À ce titre, nous entrons dans une ère qui verra pléthore d'instruments dorénavant dotés du pouvoir de l'élocution et avec lesquels nous dialoguerons au sein de rapports appelés à prendre une allure toujours plus naturelle.

Cette volonté de mettre à notre disposition des guides hautement clairvoyants et automatisés du quotidien prend son origine à l'orée des années 2010 dans les assistants numériques personnels dont le premier fut Siri d'Apple. Sa fonction consistait à nous éclairer et à nous venir en aide en toute circonstance, conformément à la formule : « Que puis-je faire pour vous ? » énoncée à l'entame de chaque utilisation. Le système usait de l'écrit, également de la voix mais de façon alors embryonnaire, presque maladroite, et nécessitait de sortir le smartphone, de l'activer, entraînant une lourdeur logistique à laquelle on s'efforça de lui substituer un dispositif voué à introniser une présence quasi continue, légère et ne requérant presque aucune manipulation : les Google Glass. Elles devaient fournir, en incrustation sur

38. Cf. sur ce point mon ouvrage *L'Intelligence artificielle ou l'enjeu du siècle. Anatomie d'un antihumanisme radical*, L'Échappée, 2018, particulièrement la deuxième partie : « L'intelligence artificielle : le pouvoir d'énoncer la vérité ».

l'un des verres faisant autant office d'écran, des informations de toutes sortes, principalement relatives à notre environnement immédiat, à tel monument historique ou à tel trajet à emprunter, et de façon corollaire à tels café ou magasin répondant à nos envies du moment par exemple. L'extrême singularité de l'appareil, c'est qu'il faisait se superposer à notre perception subjective et usuelle des choses *une réalité devenue personnalisée*. Ce principe n'en était alors qu'aux prémices d'une histoire dont nous ne vivons encore que les tout premiers épisodes. Son aspect futuriste ainsi que sa dimension outrageusement intrusive ont vite généré une inquiétude massive. À peine mises sur le marché, elles furent aussitôt retirées. La panacée viendrait plus tard sous une configuration plus subtile : un verbe prévenant et chaleureux à même d'instaurer des rapports confiants et durables.

Ce qui est à l'œuvre ici, c'est une relation qui se voudrait dénuée de toute négativité, différente de celle nouée avec autrui qui suppose inmanquablement des malentendus, de possibles moments de désaccord et de conflit. L'industrie des données aura réussi à concevoir des systèmes hautement sophistiqués dans l'unique dessein d'assurer la meilleure administration d'une large part de notre existence. En cela, nous n'avons en aucune manière affaire à un « capitalisme de surveillance » comme l'avance à tort Shoshana Zuboff³⁹, mobilisant des procédés de suivi

39. Cf. Shoshana Zuboff, *The Age of Surveillance Capitalism : The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*, Profile Books, 2018.

à des fins de contrôle disciplinaire et dont n'usent que les États, mais à un monde économique qui se fiche de nous épier et qui entend pénétrer nos comportements – la plupart du temps avec notre assentiment – dans l'unique but revendiqué de parfaitement baliser le cours de notre quotidien.

« C'est la version technolibérale et robotisée de l'« éthique du *care* », cette philosophie morale et politique qui insiste sur la valeur du soin à apporter aux personnes, prioritairement les plus vulnérables, appelée à instituer des liens plus attentionnés et solidaires entre les êtres. Après avoir fait l'objet, vers la fin des années 2000, de nombreuses publications et articles de par le monde mais sans jamais par la suite s'être imposée comme une norme de conduite largement adoptée, c'est l'industrie du numérique qui très vite s'est chargée de lui donner corps. En réalité, c'est le stade de la « société de consommation » – qui jouait de la distance imposée avec les objets en vue de stimuler l'envie – qui se trouve détroné par celui de la révélation continuelle de ce qui est supposé idéalement nous convenir. Le doute inhérent à presque toute intention d'achat se voit aboli au profit de signalements prétendument appropriés qui nous sont indéfiniment formulés, nous laissant sans voix en quelque sorte. À ce titre, nous vivons la mort du désir entendu comme l'expression d'un manque pour laisser place à la primauté de la parfaite convenance assurée par des systèmes chargés de pressentir nos aspirations et d'organiser leur bonne réalisation avant même que nous ayons pu en ressentir les premiers signes.

Cette condition induit une représentation de soi comme étant dorénavant voué à faire l'objet d'une sollicitude permanente – et à la teneur exclusive –, méritant alors de mener une existence placée sous le sceau de la moindre difficulté rencontrée et de la prépondérance de la satisfaction. Plus encore, elle entraîne ce qui doit être nommé une *sphérisation de la vie*, soit le fait que chacun est promis à évoluer à l'intérieur d'une bulle faite d'une attache privilégiée nouée avec des systèmes ne s'adressant qu'à nous. Cet état engendre trois conséquences majeures. Premièrement, le fait de se trouver sans cesse entretenu dans ses habitudes, invité à adopter des conduites repliées à sa seule identité supposée, suivant un phénomène qui va bien au-delà de la « bulle de filtres » théorisée par Eli Pariser⁴⁰, voyant au cours de nos navigations sur Internet et sur les réseaux sociaux la notification d'informations confortant prioritairement nos opinions. Le principe conduisant bien plus largement à engager un éventail d'actions relatives à divers pans de l'existence estimées parfaitement nous correspondre. Par exemple, pratiquer telle activité sportive et à telle cadence, se rendre dans tel restaurant, rencontrer telle personne dans tel endroit...

Deuxièmement, tout apport d'autrui est voué, en diverses circonstances, à être marginalisé du fait de nos lacunes, de nos doutes, de nos imperfections fondamentales, au profit d'une seule vérité considérée comme irrécusable. C'est alors

40. Cf. Eli Pariser, *The Filter Bubble : What The Internet Is Hiding From You*, Penguin, 2012.

toute une dimension de la socialité qui s'évanouit, celle jusque-là tramée par des échanges, des apports mutuels, des découvertes inopinées, qui se trouve maintenant supplantée par une voix perçue comme supérieure et uniquement mue par des intentions bienveillantes. Troisièmement, cette disposition est inévitablement condamnée à nous priver de notre inclination à intervenir sur le cours des choses, éprouvant dans le cadre de notre vie personnelle le sentiment que le réel se déroule du mieux qu'il serait imaginable, entraînant un recul tendanciel de notre volonté d'agir, étant alors ravi de marcher main dans la main avec un compagnon infaillible et continuellement serviable.

« L'État est le but de la civilisation. »

Nous vivons le moment inaugural de la généralisation de modes d'existence secondés par des systèmes. C'est alors le distinguo décisif entre citoyen et individu, initialement opéré par Montesquieu et repris par Hannah Arendt dans *La Nature du totalitarisme*, qui doit être revisité à nouveaux frais. Le premier, libre d'agir à son gré mais au sein d'un « ordre public donné⁴¹ » ; le second s'en remettant avant tout à lui-même – jusqu'au point de parfois vivre dans une indifférence à l'égard d'autrui. Aujourd'hui, nous passons de l'ère moderne – ayant vu les citoyens chercher à affirmer leur singularité et à défendre leurs intérêts, mais tenus de se référer d'une façon ou d'une autre à un registre de codes partagés – au stade d'une prolifération d'individus non pas isolés mais *autarciques*. Cet état résultant

41. Hannah Arendt, *La Nature du totalitarisme*, [1953], Payot, 1990, p. 21.

d'un pacte implicite contracté avec le monde économique qui entend offrir à chacun des formes d'autosuffisance relativement à des pans toujours plus étendus du quotidien. Et alors, l'individualisme démocratique – fondé sur la libre expression des subjectivités, l'impératif de mener une vie sociale à diverses fins faite de rencontres plus ou moins fortuites, de découvertes bienvenues, mais aussi de déconvenues – s'efface pour laisser surgir un milieu où les êtres évoluent comme en parallèle les uns des autres, où ils sont promis à ne se côtoyer que si l'éventualité recouvre a priori une pertinence et où leur action emprunte à chaque fois le meilleur cours programmé.

Le constat établi au début des années 2000 par Peter Sloterdijk dans sa trilogie *Sphères*⁴² serait dépassé, celui tenant l'habitat pour un « système immunitaire spatial », « une mesure de défense qui permet de délimiter une zone de bien-être contre les envahisseurs et autres porteurs de mal-être⁴³ ». À l'orée des années 2020, ce n'est plus l'abri domestique qui avant tout préserve des risques extérieurs ou apporte du réconfort, qui représente notre « grand berceau⁴⁴ », selon les termes de Bachelard, mais un état de la technique conçu, où que nous nous trouvions, pour nous préserver des aléas de l'existence. Et cela entraîne comme conséquence majeure – et qui ne cessera de

42. Cf. Peter Sloterdijk, *Bulles. Microsphérologie*, [1998], *Globes. Macrosphérologie*, [1999], *Écumes. Sphérologie plurielle*, [2004], Libella-Maren Sell, 2005.

43. Peter Sloterdijk, *Écumes. Sphérologie plurielle*, *op. cit.*, p. 127.

44. Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, [1958], PUF, 2012, p. 32.

s'intensifier – le fait que la vie privée, s'exerçant jusque-là principalement au sein du domicile, se met à déborder du cadre de nos murs pour s'étendre aux espaces – encore – dits « publics ». Les individus se trouvant comme enveloppés d'un halo propre, les isolant de tout ce qui est présumé leur être étranger ou inapproprié, et évoluant, non plus sur un plan commun, mais d'après des trajectoires continuellement ajustées à leur identité ou à leur « profil ». Probablement que le futur ballet des véhicules dits « autonomes » sera la vérification de cette sphérisation des conduites, voyant les passagers être transportés au sein du plasma protecteur et dévoué de l'habitacle, leur pourvoyant toutes sortes d'attentions personnalisées, les pilotant sans faille vers leur destination souhaitée, tout en leur suggérant des arrêts le long de leurs parcours en des lieux présentés comme adaptés à la circonstance du moment. Et alors ce ne serait plus une société inévitablement faite d'une pluralité d'êtres tenus de s'accorder, de mener des actions de concert, de négocier indéfiniment entre eux, mais un environnement constitué d'un foisonnement de monades satisfaites de jouir en permanence de ce qui est supposé leur convenir à chaque instant. Cette nouvelle condition étant à terme appelée à devenir comme naturelle ou à donner la mesure de toute chose.